
Louis-Jean Calvet, *La Méditerranée : mer de nos
langues*, CNRS Éditions, 2016, 328 p.

Chayma Dellagi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8766>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2017

Pagination : 353-355

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Chayma Dellagi, « Louis-Jean Calvet, *La Méditerranée : mer de nos langues*, CNRS Éditions, 2016, 328 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 94 | 2017, mis en ligne le 15 décembre 2017, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/8766>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Louis-Jean Calvet, *La Méditerranée : mer de nos langues*, CNRS Éditions, 2016, 328 p.

Chayma Dellagi

- 1 Dans son dernier ouvrage, Louis-Jean Calvet trace le parcours d'un voyage en Méditerranée à la rencontre d'une histoire des langues qui se parlaient et qui se parlent encore sur ses rives. En réalité, plus qu'une histoire des langues, l'auteur cherche à montrer la constante mutation dont les langues font l'objet, les voyages qu'elles effectuent et les intenses rapports de croisements qu'elles entretiennent. Le parti-pris du livre est clairement annoncé : prôner une approche qui soit du côté de l'histoire « évolutive » des langues, à la fois dans les rapports qui se tissent entre elles, ou qui les font découler les unes des autres de façon phylogénétique, mais aussi dans leur rapport véritable à l'environnement qui les voit – et l'on serait tenté de dire, avec Louis-Jean Calvet, qui les *fait* – naître.
- 2 S'inscrivant dans le droit fil de la sociolinguistique, tout en sollicitant des disciplines aussi diverses que la cartographie, la mythologie, ou la géopolitique, il est bien question de suivre les langues dans le temps, en ayant recours à l'histoire, c'est-à-dire en réinvestissant le temps (que la linguistique traditionnelle considère comme un facteur de changement opérant intrinsèquement dans les langues) de sa substance événementielle, et en le rattachant à ses composantes politiques et sociales. Pour cela, l'auteur prend l'exemple de la Méditerranée, à la fois comme le lieu privilégié d'une étude qui s'adresse spécifiquement à un public susceptible de s'y retrouver, dès le moment où elle constitue cette « mer de nos langues », mais aussi comme une illustration, peut-être des plus parlantes, de la théorie qu'il cherche à construire et qu'il annonce dès l'introduction : la Méditerranée, définie comme un « bassin bordé de peuples, de cultures, de langues qui vont se confronter en vase clos », constituerait « une niche écolinguistique », un laboratoire naturel où les langues interagissent comme de véritables « espèces vivantes ».

- 3 La description situationnelle, proprement historique – rapports entre communautés linguistiques, dominations culturelles, histoires de conquêtes, d’expansions géographiques, d’échanges commerciaux – est privilégiée pour rétablir la langue dans la situation de communication globale qui lui donne toute sa consistance, et rappeler les éléments susceptibles d’éclairer le linguiste, mais pas seulement (car cet ouvrage, qui a reçu le prix Ptolémée de vulgarisation scientifique se veut à l’usage de tous), sur son évolution. À cet égard, on retrouve bien en Louis-Jean Calvet le sociolinguiste attentif au rapport entre l’endogène et l’exogène, expliquant que l’étude linguistique spécialisée, de chaque langue à part, prise comme système indépendant et séparé des autres, mais aussi sans contexte et sans espace, assèche l’objet d’étude et le fausse.
- 4 Ainsi, sur les trois parties de l’ouvrage, la première, qui en occupe une bonne moitié, justement intitulée « Histoire de langues », est mise au service de cette perspective historicisante, au point de se lire presque comme un livre d’histoire dont les chapitres sont un à un consacrés aux civilisations méditerranéennes célèbres. Civilisations et cultures qui se sont succédé, chevauchées, évincées sur la scène de ce véritable « continent liquide » – Phéniciens, Araméens et Juifs, Grecs, Romains, Arabes, Turcs... – où s’est déroulée toute cette activité parallèle d’éclosion, d’avènement et de destitution des langues riveraines, qui furent langues d’empire puis langues déchues, évoluant au fil des différentes conquêtes et pérégrinations. Au cœur de ces chapitres sur des civilisations dont l’impérialisme s’accompagne souvent d’une domination linguistique, Calvet n’oublie pas de raconter l’histoire de la *lingua franca*, donnée comme l’exemple d’une autre réponse possible aux rapports de compétition entre cultures, à savoir la création d’une langue véhiculaire à la fois au croisement des différentes langues mises en contact, et « *no man’s langue* » (expression qu’il emprunte à Jocelyne Dakhlia) permettant le dépassement du lien identitaire, sans tomber pour autant dans le fantasme de la langue de la coexistence pacifique.
- 5 Pour constituer ce que l’on peut considérer finalement comme une histoire globale des langues, Louis-Jean Calvet ramène au premier plan non pas seulement une histoire des hommes mais aussi une histoire des lieux, et du rapport à ces lieux. Pour ce faire, il réinvestit une véritable géographie linguistique, au sens où il questionne les divisions de l’espace à travers le temps et les civilisations, la toponymie et ce qu’elle révèle... À cet égard, le livre se présente comme un véritable ouvrage de référence, parcouru de cartes illustratives, placées systématiquement au cœur de chapitres dont elles ont vocation à illustrer le propos, qui permettent ainsi de ne jamais perdre de vue cet espace sillonné par les mouvements qui en dessinent la trame linguistique.
- 6 Mais il va aussi jusqu’à fouiller le rapport entretenu par la langue avec son espace « écologique ». De fait, ce qui constitue à la fois l’ancrage théorique de cet ouvrage et son enjeu, c’est le souci d’inscrire ces langues dans leur rapport direct, presque *organique*, avec leur environnement. C’est tout le propos d’une deuxième partie dans laquelle, à travers l’histoire de certains mots proprement méditerranéens, comme « huile », ou « madrague », Louis-Jean Calvet réussit à décrire des phénomènes d’emprunts, de calque, de traduction qui témoignent d’abord d’une circulation réelle entre les langues comprises dans une sorte de Méditerranée-« éprouvette », mais qui assoient, en outre, une sorte de rapport d’espèce endémique des langues à leur environnement.
- 7 Dans l’ambition d’établir cette profondeur de champ, l’auteur n’hésite pas à solliciter Darwin et réinvestit les outils scientifiques de la phylogénétique pour décrire les

langues qu'il considère alors comme de véritables « espèces », qui naissent des matériaux mis à leur disposition, évoluent, s'adaptent, rivalisent, s'acclimatent, survivent... Au fil du développement, Calvet introduit les éléments servant à étayer ce propos, tantôt à travers la description des changements qui se produisent dans l'histoire interne de la langue (l'étude diachronique classique), tantôt par l'observation des réactions de celle-ci lorsqu'elle entre en contact avec les autres langues, à savoir les mécanismes de compétition et de sélection qui se font alors jour.

- 8 Ces observations sur la réactivité des langues mises en présence et leur rapport à l'espace et au temps permettent à Louis-Jean Calvet de distinguer les mécanismes *in vivo*, c'est-à-dire tels qu'ils émergent naturellement des pratiques sociales des locuteurs, et ceux, *in vitro*, qui relèvent des décisions politiques, venant à s'imposer verticalement à une réalité donnée et visant à la modifier de l'extérieur. En s'intéressant à la question du statut des langues, comme dans le rapport aux dialectes dans le monde arabe et aux langues régionales en France, ainsi qu'en abordant la traduction de textes dans les pays méditerranéens et le problème des flux migratoires contemporains, l'auteur embrasse le champ large du rapport de la politique à la langue. Il préconise, à la fin de cette « Histoire au présent » de la Méditerranée (titre de sa troisième et dernière partie) une politique linguistique plus consciente des enjeux du plurilinguisme inhérent à cet espace, plus égalitaire et plus respectueuse des différents apports qui la constituent, en mettant sérieusement en garde – par une démonstration où il s'inspire des travaux d'Abraam de Swan concernant le modèle gravitationnel – contre les modèles uniformes et dominants, voués nécessairement à se tarir puis à disparaître.
- 9 Dans la continuité de ses travaux prônant une approche sociolinguistique, puis écologique, telle qu'ébauchée dans *Pour une écologie des langues du monde*, et en relation avec d'autres travaux du champ, comme ceux de Nadège Lechevel qu'il cite, Louis-Jean Calvet élabore une théorie en faveur d'une étude complète des langues. À l'image de cette mer qui lui sert de cadre de référence, Calvet cherche à cerner un outil fluide, circulant sans entrave entre tous les éléments constitutifs de l'étude linguistique, répondant à l'ambition d'adopter une perspective globale et pluridisciplinaire, loin du péril cloisonnant de la spécialisation monothématique, mais surtout plus adapté à la « mutabilité » même de son objet d'étude. Si une telle volonté demeure pertinente, il n'est pas sûr que le recours aux métaphores darwinistes soit, scientifiquement, nécessaire pour expliquer des rapports spécifiques entre les langues. Celles-ci, pour tendre à ressembler à des espèces vivantes, ne sauraient être systématiquement ramenées à tous les comportements qui les régissent sans forcer l'analogie. L'usage éclairant de la métaphore n'implique pas de faire épouser nécessairement les objets rapprochés. Néanmoins, cet ouvrage, par moments très didactique, pour être au croisement de la linguistique, de l'histoire, de la géographie, et pour être d'une grande clarté, permet un véritable tour d'horizon de la question linguistique en Méditerranée, hier et aujourd'hui, et constitue un excellent outil introductif à la large palette des sujets qu'il aborde.

AUTEUR

CHAYMA DELLAGI

Université de Montpellier-3

IRIEC